

CHAPITRE V.

*Passage du Détroit de le Maire. Description ultérieure
des Habitans & des productions de la Terre de Feu.*

LE 18 & le 19 la grosse mer nous empêcha de transporter à bord du bois & de l'eau ; mais le 20 , le vent étant moins fort , nous envoyâmes la chaloupe au rivage , & MM. Banks & Solander y allèrent aussi. Ils débarquèrent au fond de la baie , & tandis que mes gens étoient occupés à couper des broussailles , ils poursuivirent leur grand objet , l'étude de la nature , & recueillirent beaucoup de plantes & de coquilles entièrement inconnues jusqu'à eux. Ils vinrent dîner à bord , & retournèrent ensuite dans le dessein de voir un village américain qu'on avoit dit être situé à environ deux milles dans le pays. Ils trouvèrent qu'on ne les avoit pas trompés sur la distance ; ils s'en approchèrent par un chemin qui leur parut être fréquenté. Cependant ils mirent plus d'une heure à y arriver , parce qu'ils enfonçoient souvent dans la boue jusqu'aux genoux. Lorsqu'ils furent à une petite distance de l'endroit , deux Américains vinrent à leur rencontre avec un air de cérémonie. Lorsqu'ils les eurent joints , ils se mirent à crier comme ils avoient fait dans le vaisseau , sans s'adresser ni aux Anglois ni à leurs compagnons , & ayant continué ces étranges cris pendant quelque

ANN. 1769.
Janvier.

ANN. 1769.
Janvier.

tems, ils conduisirent nos gens au village, qui étoit situé sur une colline aride & couverte d'arbres auxquels la main de l'homme ne paroît pas avoir jamais touché. Elle consiste en une douzaine de huttes de la structure la plus grossière qu'on puisse imaginer. Ces cabanes ne sont autre chose que quelques pieux plantés en terre, inclinés les uns sur les autres par leurs sommets & formant une espèce de cône semblable à nos ruches. Elles étoient couvertes du côté du vent par quelques branchages & par une espèce de foin. Du côté sous le vent, il y avoit une ouverture d'environ la huitième partie du cercle, & qui servoit de porte & de cheminée. Ces huttes étoient construites comme celles que nous avons vues dans la baie de *Saint-Vincent*, & dans l'une desquelles nous avons trouvé encore des restes de feu. Il n'y avoit aucun meuble dans la cabane. Un peu de foin, répandu à terre, servoit à la fois de sieges & de lits. De tous les ustensiles que l'adresse & le besoin ont introduits parmi les autres Nations de Sauvages, ceux-ci n'avoient qu'un panier à porter à la main, un sac pendant sur leur dos, & la vessie de quelque animal pour contenir de l'eau.

LES Habitans de ce village formoient une petite tribu d'environ cinquante personnes des deux sexes & de tout âge. Ils sont d'une couleur approchante de la rouille de fer mêlée avec de l'huile; ils ont de longs cheveux noirs: les hommes sont gros & mal faits; leur stature est de cinq pieds huit à dix pouces. Les femmes sont plus petites & ne passent guère cinq pieds. Toute leur

parure consiste dans une peau de Guanaque ou de veau marin , jettée sur leurs épaules dans le même état où elle a été retirée de dessus l'animal ; un morceau de la même peau qui leur enveloppe les pieds & qui se ferme comme une bourse au-dessus de la cheville , & un petit tablier qui tient lieu aux femmes de *la feuille de figuier*. Les hommes portent leur manteau ouvert ; les femmes le lient autour de la ceinture avec une courroie ; mais quoiqu'elles soient à peu-près nues , elles ont un grand desir de paroître belles. Elles peignent leurs visages , les parties voisines des yeux communément en blanc , & le reste en lignes horisontales rouges & noires ; mais tous les visages sont peints différemment. Il paroît d'ailleurs que cette toilette se fait avec plus de recherche & de soin dans certaines occasions. Les deux Américains qui faisoient à MM. Banks & Solander les honneurs du village , avoient le corps presque entièrement couvert de lignes noires dans tous les sens , ce qui faisoit un coup-d'œil fort extraordinaire. Les hommes & les femmes portent des bracelets de grains , tels qu'ils peuvent les faire avec de petites coquilles & des os. Les femmes en ont au poignet & au bas de la jambe ; les hommes au poignet seulement ; mais en revanche ils portent autour de la tête une espèce de rézeau composé de fil brun. Ils paroissoient attacher une valeur très-grande à tout ce qui est rouge , & préféroient un de nos grains de verroterie , même à un couteau ou à une hache. Leur langage est en grande partie guttural , & ils prononcent quelques-uns de leurs mots par des sons exactement semblables aux efforts que fait un homme qui a dans la gorge quelque

ANN. 1769.
Janvier.

ANN. 1769.
Janvier.

chose dont il veut se débarrasser. Ils ont cependant des mots qui seroient regardés comme doux dans les Langues les plus perfectionnées de l'Europe. M. Banks apprit à prononcer les termes dont ils se servent pour désigner les grains de bracelets & l'eau. Quand ils vouloient avoir de ces grains au-lieu de rubans & d'autres bagatelles, ils prononçoient le mot *Halleca*; & quand ils vinrent à bord du vaisseau & qu'ils nous demandoient par signes où étoit l'eau, ils faisoient le geste de boire, & montrant ou les tonneaux ou leur place, ils crioient *Oodá*.

IL ne nous parut pas que ce peuple eût d'autre nourriture que les coquillages, car quoique les veaux marins fréquentent leur côte, ils n'ont aucun instrument pour les prendre. Les coquillages sont ramassés par les femmes, dont l'occupation est de suivre la marée à mesure qu'elle descend, avec un panier dans une main, un bâton pointu & barbelé dans l'autre & un sac sur leur dos; elles détachent les coquillages du rocher avec le bâton, & les mettent dans le panier qu'elles vident ensuite dans le sac.

LEURS armes, qui consistent en un arc & des flèches, sont la seule chose que nous ayions trouvée chez ces Sauvages qui présente quelque apparence d'industrie. L'arc étoit assez bien fait & les flèches étoient les plus jolies que nous eussions jamais vues. Elles sont de bois très-bien poli, & la pointe étoit de verre ou de *fléx*, barbelée, taillée & ajustée avec une grande adresse. Nous vîmes aussi chez eux plusieurs morceaux de verre & de cailloux non travaillés, & quelques

marchandises d'Europe, comme des anneaux, des boutons, des draps & des toiles. Nous pouvons en conclure que ces peuples voyagent du côté du Nord, puisqu'il y a plusieurs années qu'aucun vaisseau n'est allé au Sud jusqu'à cette partie de *la Terre de Feu*. Nous observâmes aussi qu'ils ne montraient aucune surprise lorsque nous nous servions de nos armes à feu, dont ils paroissent connoître fort bien l'usage; car un jour quelques-uns d'entr'eux retournant du vaisseau à terre dans la chaloupe, firent signe à M. Banks de tuer un veau marin qui les suivait.

ANN. 1769.
Janvier.

M. de Bougainville qui, au mois de Janvier 1768, précisément une année avant notre arrivée, avoit débarqué sur cette côte au 53^d 40' 41" de latitude, avoit donné à ce peuple, entr'autres choses, des morceaux de verre; il raconte qu'un enfant d'environ douze ans s'avisa d'en avaler un morceau, & qu'il mourut dans de grandes douleurs. Tous les soins que prit le Chirurgien ne purent le sauver. L'Aumônier François fut plus heureux dans l'exercice de ses fonctions, car il trouva le moyen de lui administrer le baptême à la dérobée, & si subtilement que les parens de l'enfant ne s'en apperçurent pas. Le verre que nous vîmes parmi eux, pouvoit être celui que M. de Bougainville leur avoit laissé, soit à eux-mêmes, soit à d'autres Habitans du même pays de qui ceux-ci le tenoient: car ils paroissent plutôt une horde errante qu'un peuple à demeure fixe. Leurs maisons sont construites de manière à ne pouvoir durer que peu de tems; ils n'ont d'autres ustensiles, ni d'autres meubles que le panier

ANN. 1769.
Janvier.

& le sac dont nous avons parlé plus haut , & qui paroissent faits de manière à pouvoir être transportés facilement à la main & sur le dos. L'unique habillement que nous leur ayions vu est à peine suffisant pour les défendre du froid dans l'été de ce pays , & beaucoup moins dans l'hiver qui doit y être très-rude. Les coquillages dont ils font leur unique nourriture doivent s'épuiser lorsqu'ils ont demeuré quelque tems sur la même partie de la côte ; enfin les maisons abandonnées que nous avons trouvé dans la baie de *Saint-Vincent* confirment encore cette conjecture.

UNE autre raison de croire que ce peuple est errant , c'est que nous ne leur avons vu aucun bateau , ni canot , ni rien de semblable ; il est pourtant difficile de croire qu'ils en soient absolument dépourvus ; d'autant plus qu'ils n'éprouvoient point le mal de mer soit dans la chaloupe , soit à bord du vaisseau. Nous crûmes qu'il y avoit un détroit ou canal venant du détroit de *Magellan* , & pénétrant dans l'intérieur de cette isle par où ces gens pouvoient être venus , en laissant leurs canots à l'extrémité de ce canal.

ILS ne paroissent soumis à aucune forme de gouvernement , ni à aucune subordination ; personne n'est plus respecté qu'un autre ; cependant ils vivent ensemble dans la plus parfaite intelligence. Nous n'avons découvert parmi eux aucune apparence de religion , excepté les cris dont nous avons parlé , & que nous supposons être une cérémonie superstitieuse , par l'unique raison que nous ne pouvons lui

donner un autre objet. Les deux guides qui conduisirent MM. Banks & Solander au village, & un des Américains qui vint à bord du vaisseau, étant les seuls à qui nous avons entendu pousser ces cris, nous conjecturâmes que c'étoient des prêtres. Du-reste, ces hommes, les plus misérables & les plus stupides des créatures humaines, le rebut de la nature, nés pour consumer leur vie à errer dans ces déserts affreux où nous avons vu deux Européens périr de froid au milieu de l'été, sans autre habitation qu'une malheureuse hutte formée de quelques bâtons & d'un peu d'herbes séchées, où le vent, la neige & la pluie pénètrent de toutes parts, presque nus, détitués même des commodités que peut fournir l'art le plus grossier, privés de tout moyen de préparer leur nourriture; ces hommes, dis-je, étoient contents; ils sembloient ne désirer rien au-delà de ce qu'ils possèdent. Rien de ce que nous leur offrions ne leur paroissoit agréable, à l'exception des grains de verre & de quelques ornemens superflus. Nous n'avons pas pu savoir ce qu'ils souffrent pendant la rigueur de leur hyver; mais il est certain qu'ils ne sont affectés douloureusement de la privation d'aucune des commodités sans nombre que nous mettons au rang des choses de première nécessité. Comme ils ont peu de desirs, il est probable qu'ils les satisfont tous. Il n'est pas aisé de déterminer ce qu'ils gagnent à être exempts du travail, de l'inquiétude & des soins que nous coûtent nos efforts continuels pour satisfaire cette multitude infinie de desirs divers, que l'habitude d'une vie artificielle a fait naître dans nos cœurs; mais

ANN. 1769.
Janvier.

ANN. 1769.
Janvier.

peut-être cela seul compense-t-il tous les avantages de leur situation & tient égale entre eux & nous la balance du bien & du mal, qui font l'un & l'autre le partage de l'humanité.

Nous n'avons vu sur cette terre aucun quadrupède, excepté des veaux marins, des lions marins & des chiens. C'est une chose digne de remarque que leurs chiens aboyent, ce que ne font pas ceux qui sont originaires d'Amérique : nouvelle preuve que le peuple que nous y avons vu a eu quelque communication immédiate ou éloignée avec les habitans de l'Europe. Il y a cependant d'autres quadrupèdes dans l'intérieur du pays ; car M. Banks étant au sommet de la plus haute des montagnes qu'il parcourut dans son expédition à travers les bois, vit les traces d'un grand animal sur la surface d'un terrain marécageux, mais sans pouvoir distinguer de quelle espèce il étoit.

On n'y trouve que fort peu d'oiseaux de terre ; M. Banks n'en a vu aucun plus gros que nos merles ; mais les oiseaux d'eau y sont en grande abondance, particulièrement les canards. Nous n'y avons presque point apperçu de poissons, & aucun de ceux que nous avons pris à l'hameçon, ne s'est trouvé bon à manger ; mais les coquillages, les lepas & les moules y sont en grande abondance.

Parmi les insectes, qui n'y sont pas nombreux, il n'y a ni cousins, ni moustiques, ni aucune espèce nuisible ou incommode, ce qu'on ne peut dire peut-être

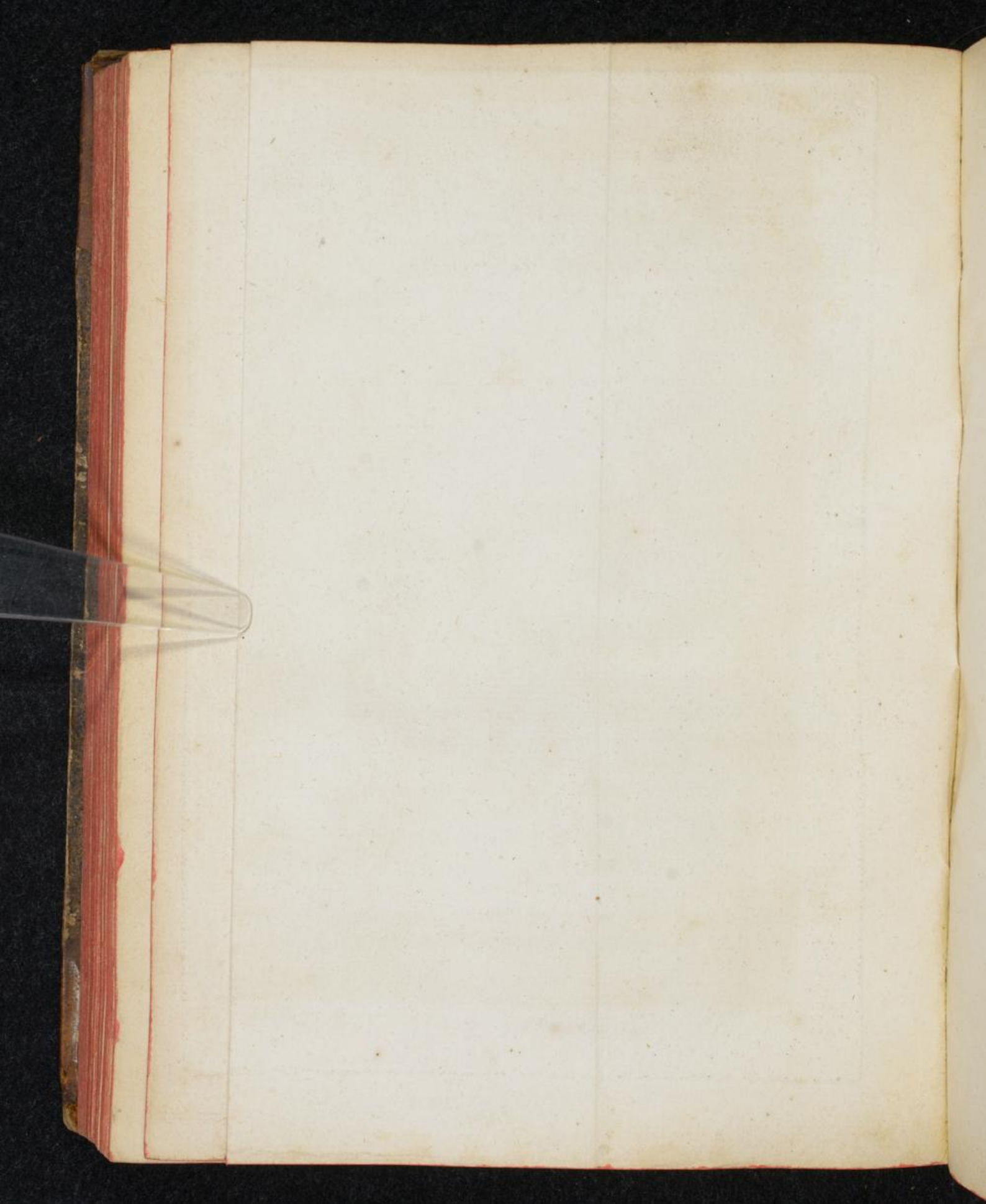


tes.

le Veau Dur



Vue des Indiens de la Terre de Feu dans leurs Huttes.



être d'aucun autre pays inculte. Durant les bouffées de neige que nous avons tous les jours, ils se cachent ; & dès que le tems s'éclaircissoit, ils reparoissoient avec toute la vigueur & l'agilité que le climat le plus chaud auroit pu leur donner.

ANN. 1769.
Janvier.

MM. Banks & Solander ont trouvé une grande variété de plantes, dont la plus grande partie sont totalement différentes de toutes celles qui ont été décrites jusqu'ici ; outre le bouleau & l'arbre qui porte la canelle de Winter, dont nous avons fait mention ci-dessus, il y a le hêtre, *fagus antarcticus*, qui, aussi bien que le bouleau, peut être employé pour la charpente. Nous ne pouvons pas faire ici l'énumération de toutes les plantes qu'on y trouve ; mais comme l'espèce de cresson appelée *cardamine antiscorbutica*, & le céleri sauvage, *apium antarcticum*, paroissent antiscorbutiques, & peuvent être par-là d'une grande utilité aux équipages des vaisseaux, qui dans la suite relâcheront ici, nous donnerons la description de ces plantes.

ON trouve ce cresson en abondance dans les endroits humides, près des sources, & généralement parlant, dans les environs du rivage, particulièrement au lieu de l'aiguade, dans la baie de *Bon-Succès*. Quand il est jeune c'est alors qu'il est plus salutaire ; il rampe sur la terre ; ses feuilles sont d'un verd clair ; elles sont disposées deux à deux, & opposées l'une à l'autre avec une seule à l'extrémité, qui communément est la cinquième sur chaque tige. La plante sortant de cet état pousse des jets qui ont quelque-

ANN. 1769.
Janvier.

fois deux pieds de haut, & qui portent à leur extrémité de petites fleurs blanches, lesquelles sont suivies de longues filiques ; toute la plante ressemble beaucoup à celle qu'on appelle en Angleterre fleur de Coucou.

LE céleri sauvage est semblable à celui de nos jardins ; ses fleurs sont blanches & placées de la même manière en petites touffes à l'extrémité des branches, mais les feuilles sont d'un verd plus foncé : il croît près de la grève, communément sur le sol le plus voisin de celui qui est couvert par la haute marée. On peut le distinguer aisément par le goût qui tient de celui du persil ; nous en avons beaucoup mangé, sur-tout dans la soupe, qui, assaisonnée ainsi, produisoit les mêmes effets salutaires que les marins éprouvent de la nourriture végétale, après avoir été long temps réduits aux alimens salés.

LE 22 Janvier, vers les deux heures du matin, ayant achevé de mettre à bord l'eau & le bois, nous sortîmes de la baie pour continuer notre route dans le détroit.

